

grande journée ; d'ici, en passant au nord de la montagne, une petite journée.

—Tu dois avoir faim, mange. Tu dois être fatigué, tu te reposeras. Au jour, j'aurai une lettre à envoyer à la bourgade du Lièvre, je voudrais qu'elle fut portée à mon commis, avant que Kondiaronk n'y arrive. Pourras-tu la porter ?

—Grand Pierre jamais fatigué ; prêt à partir tout de suite, s'il faut.

—Non, mange et dors ; il faut que j'écrive ma lettre, après avoir consulté avec Simoneau. Je te réveillerai quand la lune sera levée, vers cinq heures.

Après s'être informé de la disposition des hommes, dont plusieurs n'avaient été engagés que pour le travail sur le sentier et leur retour ; Colas fut fort satisfait d'apprendre que tous avaient manifesté le désir de l'accompagner partout où il voudrait les mener, pour attaquer les Iroquois ou tout autre ennemi, et qu'ils n'aimeraient rien tant que de se battre contre les Iroquois surtout.

Colas était indécis de savoir s'il irait de suite trouver Kondiaronk à son campement, ou s'il ne serait pas mieux de lui cacher son arrivée par la nouvelle route qu'il avait suivie, et d'aller le rencontrer à la bourgade du Lièvre. Il se décida à ce dernier parti. Il écrivit, sur une feuille de bouleau, les instructions qu'il fallait suivre à l'égard du chef Huron. En tous cas on devrait attendre son arrivée.

Il se coucha ensuite, recommandant à la sentinelle de l'éveiller aussitôt que la lune se lèverait. Au moment où la sentinelle entra pour prévenir Colas, celui-ci était déjà debout, remettant sa lettre à grand Pierre, et lui disant de ne faire connaître à personne la situation de la cave ni la route qu'ils avaient suivie. Il lui enjoignit également de revenir le plus tôt possible. Colas avait aussi ses raisons particulières de laisser Kondiaronk se rendre le premier à la bourgade.

## CHAPITRE VI

### LA CAVE.

Colas fit un examen minutieux de la cave qu'il avait choisie, l'année précédente, comme l'endroit le plus favorable pour y établir un poste, dans le cas où il se déciderait à faire des voyages d'hiver aux pays d'en haut. Le premier examen qu'il en avait fait n'avait été que superficiel ; sa position avantageuse à égale distance, à peu près, de sa cache à l'Anse-aux-canards, sur le lac Huron, et de la bourgade du Lièvre sur le lac Nipissing, l'avait porté à la choisir comme terme de la route, ou sentier, qu'il s'était proposé de faire nettoyer pour la facilité des traînes d'écisses dont il avait à se servir pour le transport de ses pelleteries à Montréal, en hiver. Après avoir reconnu la position de sa cave, qui était une véritable petite forteresse, il vit qu'avec quelques additions il la rendrait facile à défendre par quelques hommes contre les attaques des sauvages ; il se décida à en faire son magasin.

Il n'y avait que la famine et le manque de mu-

nitons qui pussent contraindre ses défenseurs à la livrer. L'entrée de la cave ne pouvait être aperçue de l'extérieur, située au flanc d'un rocher qui s'élevait presque à pic sur les bords d'une des branches de la rivière Neyetawa, dont les eaux baignaient ses pieds. Il fallait suivre, pendant une dizaine de pas, une fissure dans le roc qui formait une espèce de galerie élevée d'une vingtaine de pieds au-dessus de la rivière, où deux hommes pouvaient à peine marcher de front, avant d'entrer dans la cave. La roche surplombait la galerie de manière à lui donner l'apparence d'un corridor étroit. La cave elle-même était partagée en deux parties ; la première pouvait avoir une trentaine de pieds carrés et une vingtaine de hauteur ; la seconde, qui était plus grande, offrait de chaque côté des enfoncements étroits et profonds très propres à y loger des marchandises et des provisions. Cette salle était séparée de la première par un étroit corridor n'ayant pas plus de trois pieds de hauteur et une longueur de dix pas à peu près. En avant de la cave, de l'autre côté de la rivière, le terrain était bas et couvert de savanes dénudées, s'étendant fort au loin. Des étangs et des chaussées à moitié détruites annonçaient qu'autrefois elles avaient été la demeure des castors, qui les avaient désertées ou en avaient été chassés.

Colas en examinant, de dessus la rivière, les approches de la cave, aperçut la fumée qui s'échappait de la salle, au centre de laquelle avait été établi le foyer. Cette fumée pouvait être à l'œil perçant du sauvage, un indice suffisant pour trahir l'existence de la cave, qui autrement n'est pu la trouver, à moins qu'un pur hasard y conduisit quelqu'un, comme Colas et grand Pierre l'avaient trouvée, en poursuivant un renard qui s'y était réfugié. Colas résolut de voir s'il n'y aurait pas moyen de donner une autre issue à la fumée. On fit, sans résultat, des recherches à l'intérieur de la cave. Des hommes firent un long détour pour monter sur le rocher ; la neige était partout trop profonde pour rien découvrir. Alors, Colas qui avait remarqué que plusieurs fissures lézardaient la voûte de la seconde salle, y fit faire un grand feu et comme il n'y avait pas d'issue, la salle s'emplit de fumée au désappointement de tout le monde. Colas néanmoins continua à jeter du bois sur le foyer ; au bout de quelque temps, on crut s'apercevoir que la fumée n'était pas si épaisse, et peu à peu on eut la satisfaction de voir qu'un courant assez sensible de bas en haut, se faisait sentir. En moins d'une demi-heure, la fumée montait en longues spirales et disparaissait vers le plafond de la salle. La chaleur avait fait fondre la neige et ouvert un passage à la fumée. Cette seconde salle fut dès lors adoptée pour y faire le feu à l'avenir. Les recherches à l'intérieur de la première salle n'avaient pas été perdues néanmoins ; on avait trouvé que l'issue, par laquelle passait la fumée, donnait sur une petite plateforme, longue d'une dizaine de pieds sur une largeur de quatre, d'où l'on avait une vue étendue en amont et en aval de la rivière, tout en étant protégée par une petite ceinture de roches en forme de garde-fou, derrière laquelle on pouvait voir au loin sans être aperçu.